

Zeitschrift: Revue économique franco-suisse
Herausgeber: Chambre de commerce suisse en France
Band: 50 (1970)
Heft: 4: Les Suisses en France

Artikel: Sigismond Freudeberg 1745-1801
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-887956>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

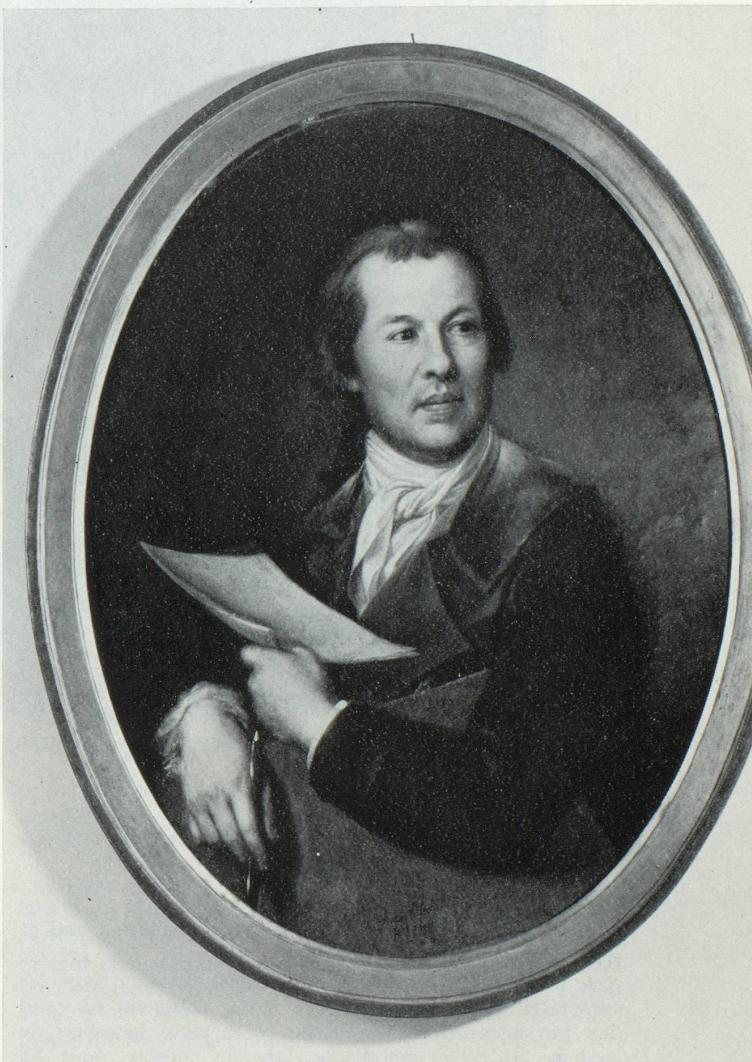
Sigismond Freudeberg⁽¹⁾

1745-1801

Entre vingt et vingt-huit ans, à l'âge où la personnalité se manifeste surtout par le choix des maîtres qu'on adopte, ce jeune Bernois, arrivé à Paris, dessine et peint des œuvres intitulées : *La fête au village, les adieux du laboureur, le musicien du hameau, le présent du fermier, la félicité villageoise*. Et lorsque, revenu dans son pays, il retrouvera les riches campagnards qui travaillent et prospèrent sous l'œil paternel de « Leurs Excellences », c'est leur foyer dont il peindra l'aimable intimité : la cuisine où pend la crêmaillère dans la haute cheminée; avec ses poutres en saillie, ses bancs de bois, ses escabeaux, ses jambons fumés, et le linge qui sèche dans la tiédeur lourde du plafond; l'alcôve où l'édredon se gonfle de chaleur; quelques gros livres sur le plus haut rayon; des sabots posés dans un coin; et courant autour des corbeilles de pommes et des jattes de lait, les enfants, les chiens, les chats.

Dans ces chalets ou devant eux, Freudeberg peint les scènes quotidiennes de la vie rustique, dont la rudesse s'adoucit par le charme qu'il y répand; la vie rustique dans les moments où elle plaît au citadin : le soir à la rentrée des travaux, ou le dimanche après la toilette du matin. Au dur labeur des hommes, dont l'image heurterait le sentiment de sérénité paisible qu'il veut donner, Freudeberg préfère l'activité des femmes, dont les soins attentifs, à l'heure où commence la veillée, créent une atmosphère familiale et répandent un parfum d'honnêteté.

Telles furent les circonstances de sa vie qu'elles aidèrent à l'épanouissement complet de sa nature d'homme et d'artiste. Tout d'abord, il appartient à cette époque où, d'une existence facile et calme on savoure à loisir les agréments, mais où aussi, par réaction contre l'esprit mondain, on se tourne vers la nature avec l'étonnement de la trouver neuve et fraîche. Huit années passées à Paris, entre 1765 et 1773, au moment où les beaux-arts fleurissaient sous la bienveillante autorité du marquis de Marigny, permirent à Freudeberg de parfaire son éducation artistique. Il suit les cours du soir du Viennois J. Schmutz, puis fréquente l'atelier de Noël Hallé, peintre d'histoire et de scènes mythologiques, chez lequel il étudia le modèle vivant; ce qui était un événement, car, comme l'écrit M. Raoul Nicolas dans son bel ouvrage sur Dunker, un élève copiait pendant des années les esquisses de son maître avant de passer au dessin d'après



Sigismond Freudeberg
Portrait appartenant au Musée d'Histoire à Berne

(1) Par Paul Chaponnière.

des tableaux et des plâtres; et c'est seulement lorsqu'il avait acquis une absolue sûreté de main qu'on le mettait en face du modèle vivant.

Freudeberg écoute aussi les leçons de J. G. Wille, graveur sur cuivre, « le père des artistes allemands », qui, dans son atelier du quai des Augustins, lui apprend à composer un paysage. Il reçoit les conseils d'Aved, de Roslin, de Greuze, devient l'ami de Boucher, récemment nommé directeur de l'Académie Royale en remplacement de Carle Vanloo. Et, l'automne venu, il allait respirer l'air pur des provinces, en compagnie de Wille et son fils, Schmutzer, Hackert, Dunker; on s'installait alors en pleine nature, dans les prés mouillés, ou derrière l'église du village, ou dans la cour

Costume des Français dans le dix-huitième siècle, livre monumental édité par Ebertz chez Pault, imprimeur du Roy (1775), il donne ces planches bien connues : *le lever, le bain, la toilette, le boudoir, les confidences, le coucher*, que reproduisent les plus habiles graveurs de France. Œuvres charmantes et conventionnelles, par lesquelles Paris s'ériegne en modèle des élégances, donne au monde la chronique imagée de la bonne compagnie. Cette suite d'estampes, continuée et enrichie par Moreau le Jeune, c'est le souvenir que Paris veut laisser de ses modes, de ses ameublements et des attitudes consacrées par l'usage.

Mais dès qu'il le peut, Freudeberg revient aux scènes champêtres pour le rendu desquelles il acquiert la technique



Sigismund Freudeberg. — La visite à la campagne, 1770. Original appartenant au Musée d'Histoire à Berne

d'une ferme au milieu des poules. Et le soir, à l'auberge, on menait grand bruit autour de « retours de chasse » dignes du pinceau de Chardin.

Sous la direction des maîtres qu'ont séduit sa bonne mine de grand garçon bien taillé, son caractère jovial et son talent, Freudeberg apprend le secret des grâces; comment on saisit, dans leurs manifestations furtives, les caractéristiques profondes d'un sujet; comment on rend des paysages ou des intérieurs avec cette franchise de couleurs et cette exactitude dans les formes, dont les Flamands avaient donné le modèle. L'amitié de Boucher lui vaut de nombreuses commandes de portraits et de scènes de genre. Appelé à dessiner la première série de la *Suite d'estampes pour servir à l'histoire des mœurs et du*

de la gravure à l'eau-forte en tons légers et en lavis, caractéristique de la deuxième moitié du siècle. De Berne, où l'on suit avec intérêt ses progrès et ses succès, le Gouvernement lui envoie, en 1768 et en 1770, des bourses fort propres à l'encourager.

Lorsque Freudeberg arrive à Paris, une évolution s'accomplice : avec le préjugé de la noblesse du sujet, disparaît aussi le goût des complications décoratives de la Régence. On abandonne le genre « rocallie » dont les circonvolutions fatiguent, pour faire revivre la décoration attique. S'adressant aux décorateurs contemporains, un auteur du temps s'écriait, vingt ans auparavant :

« Du moins pouvons-nous espérer que lorsque les choses pourront être quarrées sans scandale, ils voudront bien

ne les pas torturer; que lorsque les couronnements pourront être en plein ceintre, ils voudront bien ne les pas corrompre par ces contours en forme d's qu'ils semblent avoir pris chez des maîtres écrivains, & qui sont si fréquemment employés que le vrai moyen de faire à présent quelque chose de nouveau, seroit de ne se servir que du quarré & du cercle. Ce seroit du moins une grande consolation, s'ils vouloient bien se faire une règle de faire les moûlures principales, sur lesquelles serpentent leurs ornemens, droites et régulières; & ne donner carrière à leur imagination déréglée que pardessus et sans les entamer. Du moins l'homme de bon goût à qui écherrait un appartement de cette espèce pourroit avec un cizeau, abattre tous ces herbages, ailes de chauve-souris & autres misères pour retrouver le nud de la moûture qui lui seroit une sufisante décoration.

La ligne droite, remise en honneur, tend à cette simplification d'où résultera l'ensemble heureux auquel est associé le nom de Louis XVI.

De ce besoin de renouveler, d'aérer les conceptions artistiques en les ramenant à la mesure de la vie, une manifestation significative est la curiosité que l'on témoigne à l'endroit des écrivains et des artistes de l'étranger. En 1721, on se demandait : « Comment peut-on être Persan ? » En 1770, l'Anglomanie remplissait les tragédies de fantômes et les jardins d'arbres exotiques; et au milieu des innombrables artistes français, c'est au jeune Bernois Freudeberg, connu pour avoir aquarellé des moulins et des basses-cours, que l'on demande d'illustrer un ouvrage aussi parisien que *l'Histoire des mœurs et du costume*.

Dans plusieurs biographies de Freudeberg et celles surtout du *Sweizerisches Künstler Lexikon* (d'ailleurs parfaitement documenté) et du *Künstler Lexikon* de Nagler, on lit que ses Suisseuses sont de délicates Parisiennes, « *Rokokodamen* » en costume bernois. Semblable jugement n'implique guère l'exakte connaissance des mœurs villageoises, non plus que celle des « *Rokokodamen* ». (Et au fait qu'est-ce que cela? Enfin, on le devine.) Si les femmes de Freudeberg sont dotées de séduisants minois, il n'est que de voir l'innocence assurée de leur regard, leurs attitudes de pleine activité, leurs gestes précis et pratiques, leur manière un peu lourde d'être assises ou de marcher; et aussi l'opulence aimable de leur poitrine, de leur taille et de leurs hanches, pour se bien persuader que notre peintre n'a pas, comme on l'en accuse, « *die Mädchen aus Boucher's Fabrik in Oberhasslische Kleidung gesteckt* ». Pleines de sang et de santé, elles ont, parbleu, leur élégance drue et robuste. Et je ne vois pas pourquoi une jolie paysanne bernoise devrait éteindre en ses prunelles l'honnête coquetterie dont elle se sent puissante. A porter une corbeille de légumes sur sa tête, amener une seille sous le goulot de la fontaine, ou, jeune mère, à torcher son marmot, apparaîtra-t-elle moins désirable au gars solide qui la suit des yeux?

Pour Freudeberg, la première règle est de donner à une œuvre son aspect le plus séduisant. Ses maîtres de Paris lui ont appris qu'« on ne doit prendre que ce qui est de nature à plaire ou à intéresser; par conséquent, il faut exclure les grossièretés, les choses dures. Il faut embellir le vrai tel qu'il est dans la nature. » Pourquoi peindre des hommes mal tournés? disait-on. C'est bien assez qu'ils existent. D'ailleurs, les amateurs sont là, qui, pour leur argent, veulent qu'on écarte de leur route toutes laideurs

et misères propres à les empêcher de s'éjouir. Mais surtout ce désir d'embellir la nature, Freudeberg l'avait en lui et le garda jusqu'à ses derniers jours, appartenant à cette classe d'êtres supérieurs dont la vue seule éveille la sympathie et le désir de voir, de penser, de sentir comme eux. Quand on plaît naturellement, plaire apparaît comme le premier des devoirs.

Ennoblir la nature n'est pas la fausser, au contraire, mais c'est choisir le moment où ses charmes agissent le plus sûrement sur les esprits. Que demandaient les hôtes étrangers de Berne? Non pas des scènes d'amour dans un parc ou des Vénus aux cuisses roses émergeant de nuages blancs; mais bien le souvenir exact du paysage, des vallées qu'ils venaient d'admirer. Et les nobles Bernois? La représentation des beautés alpestres et des scènes champêtres dont le grand Haller leur avait révélé la calme grandeur et le charme ingénue. En leur peignant des fermes bernoises, des basses-cours et des étables, avec cette fidélité du dessin dont Paris lui avait inculqué le respect, Freudeberg choisissait les attitudes, les sites, les sujets plaisants; les intérieurs les plus propres et les vieux les plus vénérables. Car il ne concevait la réalité que parée de la douceur et des grâces de son propre esprit. Ayant acquis en France le goût délicat qui correspondait si bien à son idéal de beauté, c'est à Berne, dans le sol aimé de sa patrie, qu'il puise la sève nourricière sans laquelle les plus belles fleurs de l'art sont bientôt fanées. A l'instar des peintres de son temps, Freudeberg admirait vivement les petits-maîtres hollandais, et surtout Ostade; mais en suivant leurs préceptes de technique précise, il ne cherche pas, comme eux, à reproduire la vie jusqu'en ses aspects les plus prosaïques. Dans son enseignement — c'est König qui nous le dit — il rendait ses élèves attentifs aux beautés d'un sujet; il leur expliquait pourquoi tel attribut est agréable et tel autre maussade; comment des éléments donnés rendront leur plus heureux effet. Quant à sa manière de travailler: il n'emportait avec lui, dans ses excursions, qu'un petit portefeuille, un crayon et de la craie; ayant dessiné sur place les contours de l'image, il l'achevait et la coloriait chez lui. De là, son dessin parfois un peu trop écrit et souligné pour la gravure; cette tendance à arrêter sa forme dans la cernée d'un trait de plume, donnant quelque sécheresse au dessin linéaire. Et peut-être aussi quelque imprécision dans le jeu de la lumière et des ombres prestement jetées par la nature. Mais aussi l'équilibre de ses compositions, la douceur des couleurs dont les tons légers et frais sont si agréablement ménagés dans l'accord paisible des gris, des jaunes et des rouges.

Diderot disait de Boucher : « Cet homme a tout, excepté la vérité. » La vérité éclaire l'œuvre de Freudeberg. Elle se manifeste par des analogies délicatement notées entre les objets qu'unit leur utilité commune; par ces subtiles affinités qui relient les détails et que le cœur seul sait distinguer; par cette sensation qu'il donne de la présence réelle des choses. Pour faire goûter la douceur de la campagne et des champs, il ne les a pas représentés dans leur majestueuse plénitude; il a choisi le moment, peut-être fugitif, où celui qui les a parcourus ramène chez lui la paix du travail accompli.

Ainsi recevait-il lui-même l'inspiration de la nature. On s'en va chercher au dehors les manifestations qu'elle proclame à tous, mais c'est dans le recueillement qu'on goûte le don merveilleux d'elle-même qu'elle réserve à ses élus.